



Lutte de Jacob avec l'ange, 1859-1861. Paris, Saint-Sulpice

Chacun sa Chimère

Sous un grand ciel gris, dans une grande plaine poudreuse, sans chemins, sans gazon, sans un chardon, sans une ortie, je rencontrais plusieurs hommes qui marchaient courbés.

Chacun d'eux portait sur son dos une énorme Chimère, aussi lourde qu'un sac de farine ou de charbon, ou le fourriment d'un fantassin romain.

Mais la monstrueuse bête n'était pas un poids inerte ; au contraire, elle enveloppait et opprimait l'homme de ses muscles élastiques et puissants ; elle s'agrafait avec ses deux vastes griffes à la poitrine de sa monture ; et sa tête fabuleuse surmontait le front de l'homme, comme un de ces casques horribles par lesquels les anciens guerriers espéraient ajouter à la terreur de l'ennemi.

Je questionnai l'un de ces hommes, et je lui demandai où ils allaient ainsi. Il me répondit qu'il n'en savait rien, ni lui, ni les autres ; mais qu'évidemment ils allaient quelque part, puisqu'ils étaient poussés par un invincible besoin de marcher.

Chose curieuse à noter : aucun de ces voyageurs n'avait l'air irrité contre la bête féroce suspendue à son cou et collée à son dos ; on eût dit qu'il la considérait comme faisant partie de lui-même.

Tous ces visages fatigués et sérieux ne témoignaient d'aucun désespoir ; sous la coupole spleenétique du ciel, les pieds plongés dans la poussière d'un sol aussi désolé que ce ciel, ils cheminaient avec la physionomie résignée de ceux qui sont condamnés à espérer toujours.

Et le cortège passa à côté de moi et s'enfonça dans l'atmosphère de l'horizon, à l'endroit où la surface arrondie de la planète se dérobe à la curiosité du regard humain.

Et pendant quelques instants je m'obstinai à vouloir comprendre ce mystère ; mais bientôt l'irrésistible Indifférence s'abattit sur moi, et j'en fus plus lourdement accablé qu'ils ne l'étaient eux-mêmes par leurs écrasantes Chimères.



Indienne mordue par un tigre, 1856 (Stuttgart)



*Chevaux arabes se battant
dans une écurie*, 1860 (Orsay)



Lionne, 1858 (Städel)



Homme rampant, (Louvre. Étude pour la fresque de Saint-Michel à Saint-Sulpice)



Lionne prête à s'élancer,
1863 (Musée Delacroix)

Delacroix

1798-1863

Sept. 1822 à oct. 1824 : 1^{ère} séquence du *Journal*

1822 *Dante et Virgile aux enfers*

1824 *Scènes de Massacres de Scio*

1828 *La Mort de Sardanapale*

Janv. À juil. 1832 : voyage au Maghreb et en Andalousie

1834 *Femmes d'Alger dans leur appartement*

Reprise du *Journal* en 1847

Références à Baudelaire dans le *Journal* :

2 mars 1847

30 mai 1856 (à propos de la préface aux *Histoires extraordinaires* de Poe)

1859-1861 : décoration de la chapelle des Saints-Anges

Baudelaire

1821-1867

1838 1^{ère} mention de Delacroix dans une lettre

1843 : « Sur Le Tasse en prison d'E. Delacroix », repris très modifié dans *Les Épaves*, 1866

Salon de 1845

Salon de 1846

Exposition universelle 1855

« Les Phares », 1856

Salon de 1859

L'œuvre et la vie d'Eugène Delacroix, 1863

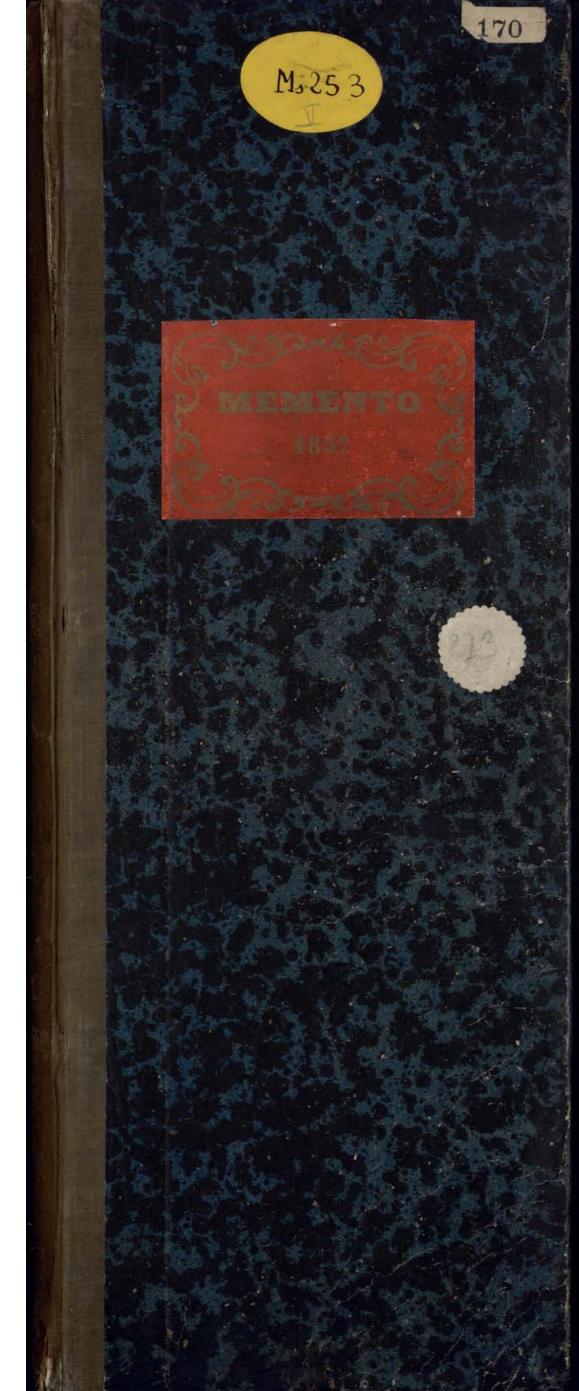
Ms. 253
I

fort que mon corps, souvent est l'agacé par lui. Il y a des gens chez qui l'influence de l'intérieur est presque nulle. je la trouve chez ceux plus énergiques que l'autre. sans elle je n'accroberai. mais elle me consomme. — Cela de l'imagination j'aurais dû me faire qui ne m'a pas fait et pourtant on ne deviendra une sainte ^{meilleure} que de la diffuser, abrige ton rôle et ta carrière. Corrigé toi.

Si l'âme n'avait à combattre que le corps; mais elle a aussi de malins penchans et il faudrait qu'une partie la plus brave n'ait la plus divine combattante l'autre plus relâche. Les passions corporelles sont toutes viles. Celles à l'âme qui sont viles sont les trois cancers envie, orgueil, la lâcheté est si grande qu'elle doit participer. Des deux.

quand j'ai fait un bon tableau: je n'ai pas écrit une pensée. C'est ce qu'il dépend. qu'il

sont si simples. ils tiennent à l'agent tout son avantage. L'écrivain dit presque tout pour être loué. Dans le peintre, il faudrait comme un pont mystérieux entre l'âme ou personnage et celle des spectateurs. Il voit l'enfiguration, ou la nature extérieure; mais il pénètre intérieurement; de la vraie perçée qui est commun à tous les hommes: à laquelle quelques uns donnent un corps en l'envirant: mais sans en altérant son essence délicate. aussi le spirit grossier soit plus connu des cervaux que des profils ou des peintres. — Le plus tard du peintre est donc aussi plus intime au cœur de l'homme qu'il paraît plus matériel; car chez lui comme dans la nature extérieure, la peinture est faite franchement à l'égard est fin et à ce qui est infini. C.-à-d. à l'égard l'âme trouve que la renvoie intérieurement dans les objets qui la frappent que les sens.



8 octobre 1822. Quand j'ai fait un beau tableau, je n'ai point écrit une pensée. C'est ce qu'ils disent. Qu'ils sont simples ! Ils ôtent à la peinture tous ses avantages. L'écrivain dit presque tout pour être compris. Dans la peinture, il s'établit comme un pont mystérieux entre l'âme des personnages et celle du spectateur. Il voit des figures de la nature extérieure, mais il pense intérieurement de la vraie pensée qui est commune à tous les hommes : à laquelle quelques-uns donnent un corps en l'écrivant, mais en altérant son essence déliée. Aussi les esprits grossiers sont plus émus des écrivains que des musiciens et des peintres. — L'art du peintre est d'autant plus intime au cœur de l'homme qu'il paraît plus matériel ; car chez lui, comme dans la nature extérieure, la part est faite franchement à ce qui est fini et à ce qui est infini ; c'est-à-dire à ce que l'âme trouve qui la remue intérieurement dans les objets qui ne frappent que les sens.

12 octobre 1822. À propos des Noces de Figaro — Cette musique m'inspire souvent de grandes pensées. Je sens un grand désir de faire, quand je l'entends ; ce qui me manque, je crains, c'est la patience. Je serais un tout autre homme, si j'avais dans le travail la tenue de certains que je connais ; je suis trop pressé de produire un résultat.

12 octobre 1822. Même soir, une heure et demie de la nuit. — Je viens de voir au milieu de nuages noirs et d'un vent orageux briller un moment Orion dans le ciel. J'ai d'abord pensé à ma vanité, en comparaison de ces mondes suspendus ; ensuite j'ai pensé à la justice, à l'amitié, aux sentiments divins gravés au cœur de l'homme, et je n'ai plus trouvé de grand dans l'univers que lui et son auteur. Cette idée me frappe. Peut-il ne pas exister ? Quoi ! le hasard, en combinant les éléments, en aurait fait jaillir les vertus, reflets d'une grandeur inconnue ! Si le hasard eût fait l'univers, qu'est-ce que signifieraient conscience, remords et dévouement ? Oh ! si tu peux croire, de toutes les forces de ton être, à ce Dieu qui a inventé le devoir, tes irrésolutions seront fixées. — Car, avoue que c'est toujours cette vie, la crainte pour elle ou pour son aise, qui trouble tes jours rapides, qui couleraient dans la paix, si tu voyais au bout le sein de ton divin Père pour te recevoir !

Sur *Le Tasse en prison* d'Eugène Delacroix

Le poète au cachot, mal vêtu, mal chaussé,
Déchirant sous ses pieds un manuscrit usé,
Mesure d'un regard que la démence enflamme
L'escalier de vertige où s'abîme son âme.

Les rires enivrants dont s'emplit la prison
Vers l'étrange et l'absurde invitent sa raison ;
Le Doute l'environne, et la Peur ridicule,
Et la longue épouvante autour de lui circule.

Ce triste prisonnier, bilieux et malsain,
Qui se penche à la voix des songes, dont l'essaim
Tourbillonne, ameuté derrière son oreille,

Ce rude travailleur, qui toujours lutte et veille,
Est l'emblème d'une âme, et des rêves futurs
Que le Possible enferme entre ses quatre murs !

Baudelaire, 1844



Le Tasse dans la maison des fous, 1839 (Winthertur)



Le Tasse dans la maison des fous, 1824

Les Phares

Rubens, fleuve d'oubli, jardin de la paresse,
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,
Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse,
Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer ;

Léonard de Vinci, miroir profond et sombre,
Où des anges charmants, avec un doux souris
Tout chargé de mystère, apparaissent à l'ombre
Des glaciers et des pins qui ferment leur pays,

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures,
Et d'un grand crucifix décoré seulement,
Où la prière en pleurs s'exhale des ordures,
Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement ;

Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules
Se mêler à des Christs, et se lever tout droits
Des fantômes puissants qui dans les crépuscules
Déchirent leur suaire en étirant leurs doigts ;

Colères de boxeur, impudences de faune,
Toi qui sus ramasser la beauté des goujats,
Grand cœur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune,
Puget, mélancolique empereur des forçats,

Watteau, ce carnaval où bien des cœurs illustres,
Comme des papillons, errent en flamboyant,
Décors frais et légers éclairés par des lustres
Qui versent la folie à ce bal tournoyant ;

Goya, cauchemar plein de choses inconnues,
De fœtus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,
De vieilles au miroir et d'enfants toutes nues,
Pour tenter les démons ajustant bien leurs bas ;

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,
Ombragé par un bois de sapins toujours vert,
Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
Passent, comme un soupir étouffé de Weber ;

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces Te Deum,
Sont un écho redit par mille labyrinthes ;
C'est pour les cœurs mortels un divin opium !

C'est un cri répété par mille sentinelles,
Un ordre renvoyé par mille porte-voix ;
C'est un phare allumé sur mille citadelles,
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois !

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité !

Le confiteur de l'artiste

Que les fins de journées d'automne sont pénétrantes ! Ah ! pénétrantes jusqu'à la douleur ! car il est de certaines sensations délicieuses dont le vague n'exclut pas l'intensité ; et il n'est pas de pointe plus acérée que celle de l'Infini.

Grand délice que celui de noyer son regard dans l'immensité du ciel et de la mer ! Solitude, silence, incomparable chasteté de l'azur ! une petite voile frissonnante à l'horizon, et qui par sa petitesse et son isolement imite mon irrémédiable existence, mélodie monotone de la houle, toutes ces choses pensent par moi, ou je pense par elles (car dans la grandeur de la rêverie, le *moi* se perd vite !) ; elles pensent, dis-je, mais musicalement et pittoresquement, sans arguties, sans syllogismes, sans déductions.

Toutefois, ces pensées, qu'elles sortent de moi ou s'élancent des choses, deviennent bientôt trop intenses. L'énergie dans la volupté crée un malaise et une souffrance positive. Mes nerfs trop tendus ne donnent plus que des vibrations criardes et douloureuses.

Et maintenant la profondeur du ciel me consterne ; sa limpidité m'exaspère. L'insensibilité de la mer, l'immuabilité du spectacle, me révoltent... Ah ! faut-il éternellement souffrir, ou fuir éternellement le beau ? Nature, enchanteresse sans pitié, rivale toujours victorieuse, laisse-moi ! Cesse de tenter mes désirs et mon orgueil ! L'étude du beau est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu.

Baudelaire, *La Presse*, 26 août 1862 (*Le Spleen de Paris*)

5 août 1854. – La nature est singulièrement conséquente avec elle-même : j'ai dessiné à Trouville des fragments de rochers au bord de la mer, dont tous les accidents étaient proportionnés, de manière à donner sur le papier l'idée d'une falaise immense ; il ne manquait qu'un objet propre à établir l'échelle de grandeur. Dans cet instant, j'écris à côté d'une grande fourmilière, formée au pied d'un arbre, moitié par de petits accidents de terrain, moitié par les travaux patients des fourmis ; ce sont des talus, des parties qui surplombent et forment de petits défilés, dans lesquels passent et repassent les habitantes d'un air affairé et comme un petit peuple d'un petit pays, que **l'imagination** peut grandir dans un instant. Ce qui n'est qu'une taupinière, je le vois à volonté comme une vaste étendue entrecoupée de rocs escarpés, de pentes rapides, grâce à la taille diminuée de ses habitants. – Un fragment de charbon de terre ou de silex, ou d'une pierre quelconque, pourra présenter dans une proportion réduite les formes d'immenses rochers. Je remarque à Dieppe la même chose dans les rochers à fleur d'eau, que la mer recouvre à chaque marée ; j'y voyais des golfes, des bras de mer, des pics sourcilleux suspendus au-dessus des abîmes, des vallées divisant, par leurs sinuosités, toute une contrée présentant les accidents que nous remarquons autour de nous. – Il en est de même pour les vagues de la mer, qui sont divisées elles-mêmes en petites vagues, qui se subdivisent encore et présentent individuellement les mêmes accidents de lumière et le même dessin. Les grandes vagues de certaines mers, du Cap par exemple, dont on dit qu'elles ont quelquefois une demi-lieue de large, sont composées de cette multitude de vagues, dont le plus grand nombre est aussi petit que celles que nous voyons dans le bassin de notre jardin. [...]

– (Dans le même calepin [Delacroix copie un carnet de 1849] et à la suite sont des observations sur certains phénomènes qui se répètent dans des objets entièrement différents, tels que les dessins que creuse la mer dans le sable et qui rappellent la rayure des tigres. De la grâce des sinuosités, des chemins, etc. Ce livret est celui sur lequel j'ai fait des fleurs à Champrosay en 48 et 49. Il est couvert en rouge.)



Bouquet de fleurs, 1849 (Louvre)

25 août 1854 – Dans la promenade de ce matin, étudié longuement la mer. Le soleil étant derrière moi, la face des vagues qui se dressait devant moi était jaune, et celle qui regardait le fond réfléchissait le ciel. Des ombres de nuages ont couru sur tout cela et ont produit des effets charmants : dans le fond, à l'endroit où la mer était bleue et verte, les ombres paraissaient comme violettes ; un ton violet et doré s'étendait aussi sur les parties plus rapprochées quand l'ombre les couvrait. Les vagues étaient comme d'agate. Dans ces parties ombrées, on retrouvait le même rapport de vagues jaunes, regardant le côté du soleil, et de parties bleues et métalliques réfléchissant le ciel.

12 juillet 1852. – Très beau ton brun transparent : *noir d'ivoire, terre de Sienne naturelle, et l'orangé transparent* de la palette un peu plus verdâtre.

Le ton *terre de Cassel, laque jaune, jaune indien*, avec le même orangé (*laque jaune, vermillon, cadmium*).

Le plus intense de ces tons est très beau avec *l'orangé et momie ou bitume*.

Beau brun très simple et très utile : *momie, terre Sienne naturelle*. Brun foncé transparent, remplaçant *le jaune de mars* et plus foncé : *laque et vermillon, terre Sienne naturelle*.



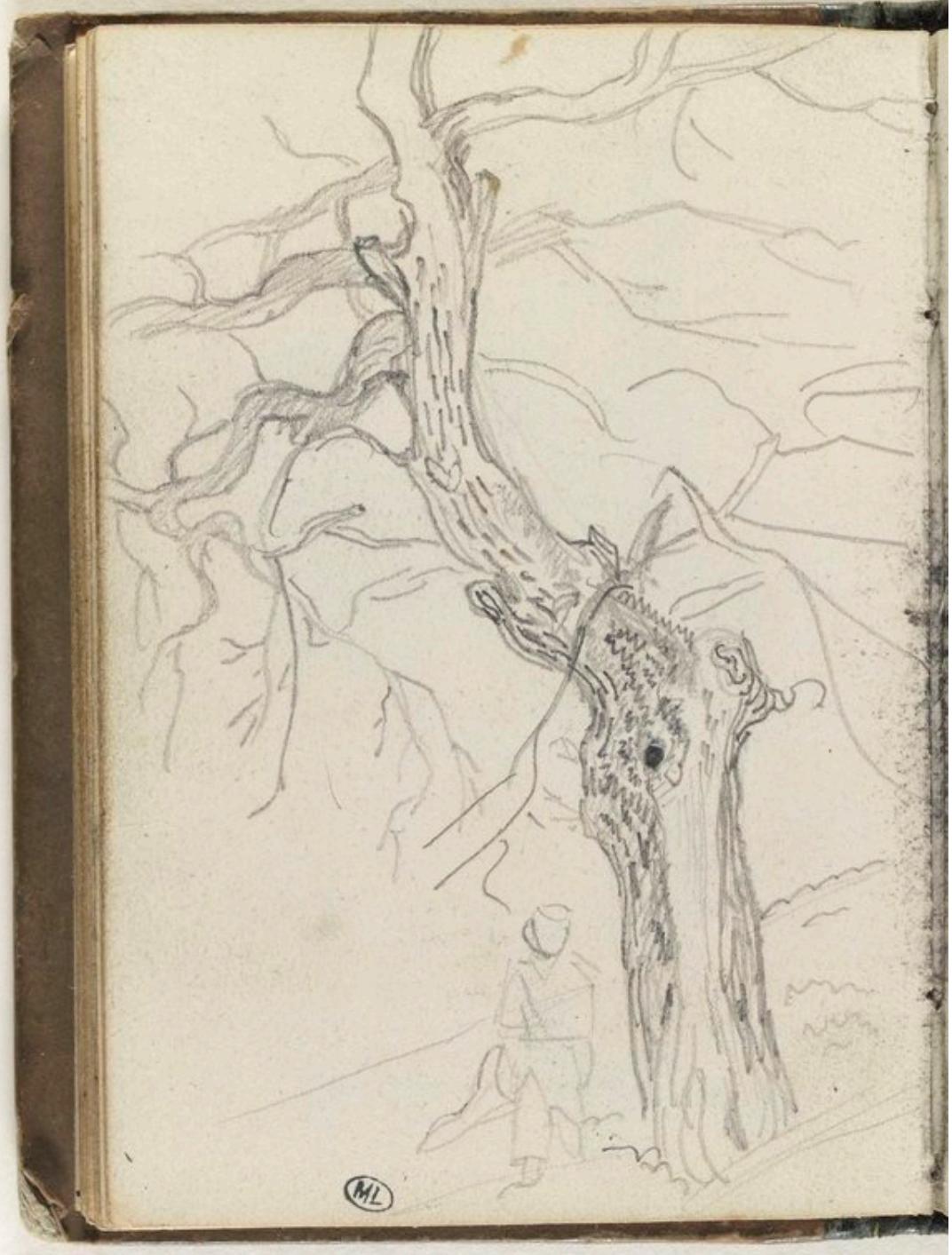


*Femmes d'Alger dans
leur appartement,
1834, Louvre*

19 mai 1853 – En apercevant de loin le chêne d'Antain que je ne reconnaissais pas d'abord, tant je le trouve ordinaire, mon esprit s'est reporté sur une note de mon cahier de tous les jours que j'ai écrite, il y a quinze jours environ, sur l'effet de l'ébauche par rapport à l'ouvrage fini. J'y dis que l'ébauche d'un tableau, d'un monument, qu'une ruine, enfin que tout ouvrage d'imagination auquel il manque des parties, doit agir davantage sur l'âme, à raison de ce que celle-ci y ajoute, tout en recueillant l'impression de cet objet. J'ajoute que les ouvrages parfaits, comme ceux d'un Racine et d'un Mozart, ne font pas, au premier abord, autant d'effet que ceux des génies incorrects ou négligés, dont les parties saillantes le sont d'autant plus qu'il y en a d'autres à côté qui sont effacées ou complètement mauvaises.

En présence de ce bel arbre si bien proportionné, je trouve une nouvelle confirmation de ces idées. À la distance nécessaire pour en embrasser toutes les parties, il paraît d'une grandeur ordinaire ; si je me place au-dessous de ses branches, l'impression change complètement : n'apercevant que le tronc auquel je touche presque et la naissance de ses grosses branches, qui s'étendent sur ma tête comme d'immenses bras de ce géant de la forêt, je suis étonné de la grandeur de ses détails ; en un mot, je le trouve grand, et même effrayant de grandeur. La disproportion serait-elle une condition pour l'admiration ? Si, d'une part, Mozart, Cimarosa, Racine étonnent moins, à cause de l'admirable proportion de leurs ouvrages, Shakespeare, Michel-Ange, Beethoven ne devront-ils pas une partie de leur effet à une cause opposée ? Je le crois pour mon compte.

(Carnet Berzélius)



*Arbre sans feuille,
vers 1820 (Louvre)*

*Femme vue de dos
(Louvre)*

